

RAPPORT DE STAGE D'IMMERSION EN COMMUNAUTE

កម្ពុជា CAMBODGE



Cosima Abraham

Laetitia Buemi

Samantha Biondo

SOMMAIRE

1. Introduction.....	p. 3
2. Le Cambodge	
2.1. Généralités.....	p. 4
2.2. Histoire.....	p. 6
2.3. Politique et économie.....	p. 8
2.4. Vie quotidienne et culture.....	p. 9
3. L'association	
3.1. Pourquoi Taramana ?	p. 13
3.2. Organisation.....	p. 13
3.3. Objectifs.....	p. 17
3.4. Parrainage.....	p. 17
3.5. Activités	
3.5.1. Familles.....	p. 20
3.5.2. TaramanAcademy 3.....	p. 21
3.5.3. Pro Thy : le bébé miraculé de Taramana.....	p. 25
3.6. Notre rôle.....	p. 27
4. Système de santé cambodgien.....	p. 32
5. Discussion	
5.1. Choc culturel entre occident et orient.....	p. 36
5.2. Vie en communauté avec une famille khmère.....	p. 37
5.3. Vécu au sein de Taramana.....	p. 39
6. Conclusion.....	p. 42

1. INTRODUCTION

Dans le cadre de nos études de médecine, il nous est demandé de faire un stage d'immersion en communauté en fin de troisième année. N'étant au départ que peu au clair avec la définition de « médecine communautaire », nous sommes, dans un premier temps, parties à la recherche d'un projet centré sur l'intégration au sein de milieux « difficiles » et sur une médecine dite « sociale ». Après avoir entendu de nombreux récits de voyage, nous n'avions toujours qu'une vague idée du sujet sur lequel nous voulions travailler. Pour trouver l'inspiration, et par curiosité, nous avons consulté les rapports des années précédentes. C'est ainsi que nous sommes tombées sur un compte-rendu qui nous a particulièrement interpellées. Le stage dont parlait ce rapport avait été effectué au Cambodge, au sein de l'association Taramana, une organisation qui parraine des enfants au niveau de vie très précaire, vivant à Boeng Salang, un bidonville au nord de Phnom Penh.

Dans notre rapport, nous commencerons par une brève description de la situation générale du pays, à savoir sa géographie, sa démographie et son climat. Nous discuterons ensuite de Taramana, du parrainage des enfants, de ses diverses activités, et de notre rôle auprès de cette ONG. Nous continuerons par expliquer la façon dont est organisé le système de santé au Cambodge, en soulignant les différences majeures que nous avons relevées par rapport à la Suisse. Puis suivra une discussion sur notre vécu, notre ressenti vis-à-vis de ce stage, de la vie avec les enfants, et de notre cohabitation avec la famille adoptive de Pro Thy. Nous terminerons alors par une conclusion.

2. LE CAMBODGE

2.1. GENERALITES

Le Cambodge ou « pays des Khmers » est situé en Asie du sud-est et partage des frontières communes avec la Thaïlande, le Laos et le Vietnam. Il possède vingt provinces et quatre municipalités. La capitale et lieu de notre stage est Phnom Penh.

Il y a deux principales sources hydrauliques au royaume du Cambodge. Le premier et le plus connu, le Mékong, qui prend sa source au Tibet, est le fleuve le plus puissant de l'Asie du sud-est. Le deuxième, nommé Tonlé Sap, est un lac qui constitue la principale ressource halieutique.



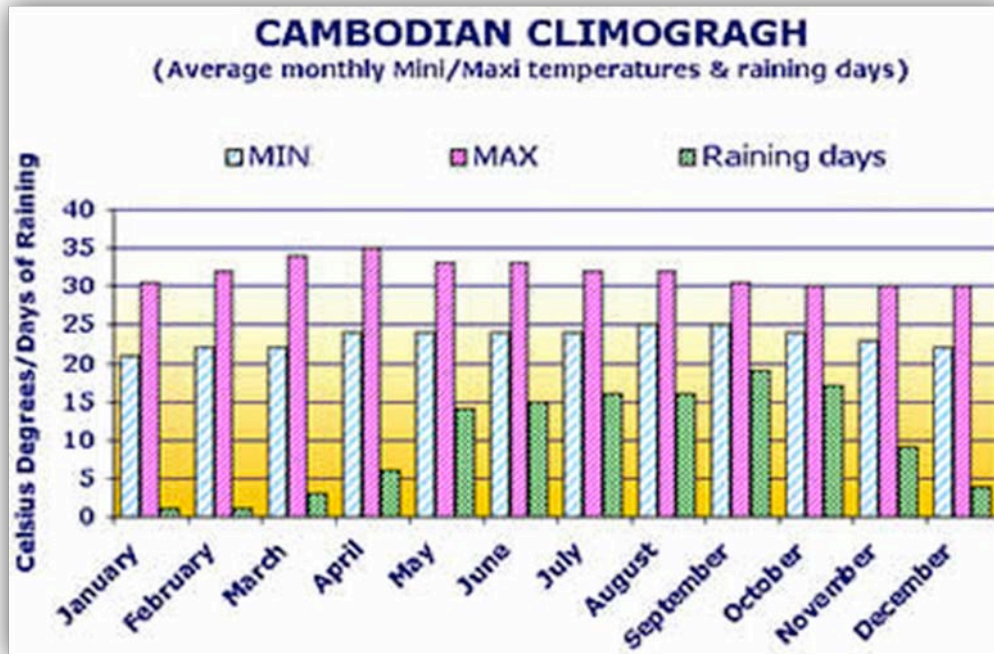
Le pays est peuplé d'environ quinze millions d'habitants et les citoyens sont appelés Cambodgiens ou Khmers, en référence à l'ethnie majoritaire khmère (90%). D'autres ethnies sont aussi présentes au sein du pays mais sont minoritaires. Parmi ces dernières, on trouve des vietnamiens (5%), des chinois (1.9%), des groupes chams (2%) dont la population est aujourd'hui réduite à 80 000 membres. Ils ont conservé leur culture, leur langue et leur religion, l'islam.

Différentes religions sont présentes au Cambodge : le bouddhisme, le christianisme, l'islam et sans doute encore bien d'autres croyances coexistent, mais le bouddhisme reste cependant majoritaire. En effet, plus de 95% de la population la pratique et les représentations de Bouddha sont omniprésentes. Le Cambodge est d'ailleurs la référence en matière de temples, notamment grâce à ceux d'Angkor, enviés par tous les pays voisins. Ceci est particulièrement visible avec les Thaïlandais, qui sont vus d'un mauvais œil en raison de leur condescendance envers le Cambodge, de leur refus de reconnaître leur dette culturelle envers lui et de leur opinion, largement répandue, qu'Angkor leur appartient. La plupart des Khmers les considèrent comme des « voleurs » de culture qui ont favorisé et encouragé le déclin de leur pays.

Le taux d'alphabétisation en 2010 était de 84% chez les hommes et de 65% chez les femmes. L'espérance de vie, de 62,6 ans en 2010 comparés à 57,4 ans en 2002 et en 2005. La mortalité infantile restait par contre très élevée ; les chiffres varient entre 72,5 et 95 pour 1000 habitants.

Ici, on parle d'une population « jeune ». En effet, une grande partie de la population (65-70%) est âgée de moins de 30 ans et l'âge moyen est de 22 ans ; ceci s'explique par leur passé tragique, qui sera explicité dans le paragraphe consacré à l'histoire du pays. Effectivement, il est surprenant de constater que l'on croise beaucoup plus de jeunes enfants que de personnes âgées.

Le climat du pays est réparti sur deux saisons. La première, la saison sèche, s'étend sur quatre mois, de décembre à avril. Durant cette période, la pluie est presque inexistante. La deuxième saison, celle des pluies, est plus longue et occupe les mois de mai à novembre. Comme son nom l'indique, les averses durant cette période sont quotidiennes et peuvent être ininterrompues pendant plusieurs semaines. Ainsi, on assiste parfois à des inondations, par manque d'infrastructures adaptées. Au cours de l'année, les températures varient entre 10°C et 38°C.



2.2. HISTOIRE

Selon la légende, le Cambodge serait né de l'union d'une princesse et de Kaudinya, un indien brahmane. La princesse était la fille d'un roi dragon. Celui-ci régnait sur une région ensevelie sous les eaux. Un jour, alors que Kaudinya passait dans la région à bord de son bateau, la princesse s'embarqua pour aller à sa rencontre. L'indien tira une flèche de son arc magique sur le bateau de la princesse. Effrayée, elle accepta de l'épouser. En guise de dote, le roi dragon but toutes les eaux de son pays offrit les terres asséchées à Kaudinya pour qu'il en fasse son domaine. Le nouveau royaume fut baptisé Kambuja.

On voit avec cette légende que les traditions religieuses, royales et écrites du Cambodge lui sont venues de l'Inde : il ne développa une culture indépendante qu'aux environs du premier siècle de notre ère. Bien que le Cambodge ait une histoire ancienne très importante, c'est le passé récent qui marque aujourd'hui le plus le pays et qui nous paraît important de souligner.

Le Cambodge, avant son indépendance, le 9 novembre 1953, faisait intégralement parti de l'Indochine française avec le Vietnam et le Laos. Aujourd'hui, il ne reste que très peu de trace de

ce colonialisme. Ce qui a duré moins longtemps et qui a, par contre, profondément bouleversé le pays, c'est le régime des Khmers rouges, dirigé par Pol pot.

Ce mouvement, apparu sous sa première forme en 1951, a persisté jusqu'en 1999. Il était dirigé par le Parti communiste du Kampuchéa jusqu'en 1981. Le principal dirigeant des Khmers rouges était Saloth Sâr ou plus connu sous le nom de Pol Pot de 1962 à 1997. Les Khmers rouges ont pris le pouvoir après plusieurs années de guerre civile. Ils ont établi un régime politique connu sous le nom de Kampuchéa démocratique. De 1975 à 1979, les Khmers rouges dirigeaient le pays et ils ont mis en place une dictature d'une extrême violence qui avait pour but de créer une société communiste sans classe, purgée de l'influence capitaliste, coloniale occidentale et de la religion.

Officiellement, le Kampuchéa démocratique n'a pas de prisons, mais des « centres de rééducation » se multiplient dans tout le pays. Beaucoup de Cambodgiens y sont incarcérés et les raisons sont des plus variées : délit de droit commun à la dissidence politique réelle ou supposée, relations sexuelles hors mariage, etc. Les détenus sont enfermés dans des conditions méprisables et sont régulièrement soumis à la torture pour leur faire avouer des crimes pour la plupart imaginaires. La durée de survie des prisonniers ne dépasse pas trois mois. Le centre le plus célèbre, mais pas forcément le plus meurtrier, est l'ancien lycée Tuol Sleng désigné sous le code S-21 à Phnom Penh. Environ 20'000 personnes y trouvent la mort.

Fin 1978, le Vietnam envahit le Cambodge en réponse à des menaces sur ses frontières et dans le but de renverser le régime de Pol Pot. L'armée vietnamienne avance rapidement et dès le 11 janvier 1979, un nouveau gouvernement est formé par d'anciens Khmers rouges, opposés à Pol Pot. Dès lors, le Kampuchéa Démocratique devient la République Populaire du Kampuchéa.

Le chef des Khmers rouges et ses fidèles s'enfuirent dans la jungle. Ils organisèrent une guérilla contre le nouveau régime pro-vietnamien. En 1985, Pol Pot quitte ses fonctions militaires. Il est condamné à mort par les autorités pour les crimes commis pendant son règne. Mais, il disparaît jusqu'à la fin des années 1990. En effet, il aurait coulé des jours paisibles dans une résidence luxueuse en Thaïlande selon les dires de plusieurs personnes.

En juillet 1997, il est retrouvé, par ses anciens camarades, affaibli par des problèmes de santé dont le paludisme. Ta Mok, rival de Pol Pot, le fait arrêter pour l'assassinat de Son Sen, l'ancien chef de la sûreté du Kampuchéa Démocratique. Il sera condamné à une peine d'emprisonnement à perpétuité. Il mourra officiellement d'une crise cardiaque le 15 avril 1998 à l'âge de 69 ans.

Selon le Programme d'Etude sur le génocide cambodgien de l'Université de Yale, le régime khmer rouge aurait causé la mort de 1.7 millions de personnes, soit plus de 20% de la population de l'époque.

Aujourd'hui, les procédures judiciaires ne sont pas terminées. Le 21 juillet 2006, Ta Mok meurt en prison avant d'avoir pu être jugé. Kank Kek Ieu alias « Douch » (ancien directeur du S-21), Khieu Samphân (ancien Président du Présidium d'Etat), Nuon Chea (président de l'assemblée nationale khmer rouge), Ieng Sary (vice-premier ministre et ministre des affaires étrangères), Ieng Thirith (femme de Oeng Sary, accusée d'avoir organisé des purges du régime) sont les cinq personnes à avoir été inculpées pour crime contre l'humanité et crime de guerre. Douch a été condamné à 30 ans de prison. Le procès impliquant les quatre autres figures ne s'est ouvert qu'en juin 2011.

Hun Sen, le premier ministre cambodgien, a déclaré, en 2010, ne pas envisager de poursuivre d'autres cadres Khmers rouges, ajoutant : « Nous devons penser à la paix au Cambodge. »

2.3 POLITIQUE ET ECONOMIE

Le Royaume du Cambodge est aujourd'hui régi par un système que l'on pourrait qualifier de monarchie constitutionnelle. A sa tête se trouvent un roi, qui tient la place de chef d'état, et un premier ministre, chef du gouvernement, qui détient le pouvoir exécutif.

Couronné en 2004, Norodom Sihamoni est l'actuel monarque du pays. Elevé en Europe, il est l'ancien ambassadeur de l'UNESCO pour le Cambodge et un fervent défenseur de la culture cambodgienne. Ses pouvoirs sont limités par la constitution, et son rôle est bien plus souvent cérémonial que politique. Il possède néanmoins certains droits de « réserve », tels que le veto, et la destitution du premier ministre en cas de force majeure.

Hun Sen, le premier ministre et chef du Parti du Peuple cambodgien, est maintenant au pouvoir depuis plus de 25 ans. Son parti monopolise le pouvoir depuis 1980.

Le Cambodge a connu l'essor économique le plus dynamique d'Asie du sud-est entre 2000 et 2007 avec un taux de croissance annuel moyen du PIB de 8 %. Il n'en demeure pas moins l'un des pays les plus pauvres d'Asie avec un retard économique et touristique d'environ vingt ans par rapport à la Thaïlande et au Vietnam. Les trois principales sources de revenu du pays sont l'agriculture, les textiles et le tourisme.

2.4 VIE QUOTIDIENNE ET CULTURE

Le Cambodge, aussi appelé le pays du sourire, porte bien son nom. En effet, on peut le dire sans risque, il est impossible de s'y balader sans croiser un visage souriant. Cela peut paraître surprenant venant d'un pays au passé tragique, mais tel est le cas et c'est de là qu'il tire sa force.

Une journée typique à Phnom Penh : notre stage commence à 7h30, mais pour la plupart des Khmers, la journée débute bien avant. Cela n'est pas étonnant lorsque l'on sait qu'à partir de 10h la chaleur est déjà à son comble, les déplacements extérieurs devenant difficiles et les personnes préfèrent rester à l'ombre.

Puisque de nombreuses personnes se dirigent aussi sur leur lieu de travail, les embouteillages sont inévitables et sont comparables à ceux de Genève. Une différence majeure existe néanmoins : celui des règles de la circulation. Pour déterminer qui passera en premier, pas de priorité de droite. La loi qui prime ici est celle de la hiérarchie « du plus gros », ou plutôt de celui

qui a le moins de risque d'être blessé en cas d'accident. Dans ce cas, lorsqu'une jeep se retrouve en face d'un camion, c'est bien évidemment ce dernier qui franchira le pas avant l'autre. Les scootéristes, quant à eux, profitent de n'importe quelle occasion pour se faufiler. Il n'existe non plus aucun règlement pour le dépassement et la notion de piéton semble rayée du vocabulaire. N'ayant aucun feux, ni même de stops, un conducteur averti aura toujours sa main ou son pouce (selon le véhicule), sur le klaxon pour avertir les autres de sa présence. Dans ces conditions, la vitesse des voitures dépasse rarement les 50 km/h.

Plusieurs moyens de locomotions sont utilisés, mais le plus répandu reste le scooter. En effet, le rêve de tous les jeunes est d'en posséder un. Pour cela, il est fréquent qu'ils se mettent à plusieurs pour en acheter un, chacun le conduisant à tour de rôle durant la semaine. Pour ceux qui ne peuvent s'en offrir un, il y a toujours le vélo. Et pour les plus fortunés, les 4X4.

Les Cambodgiens mangent généralement un peu plus tôt que nous. Il est alors difficile de se restaurer après 12h30. Les plats de midi sont variés. Souvent, il y a de la viande, des légumes, en sauce ou en soupe, toujours accompagnés de riz et parfois de nouilles. Les plats nationaux sont le Lok-Lak et l'Amok. Le dessert, lui, est principalement composé de fruits ou sinon de beignets pour ceux qui apprécient les fritures. Après le dîner, certains apprécieront la dégustation d'un café glacé cambodgien avec ou sans lait concentré. Le café, au Cambodge comme au Vietnam, est torréfié avec du beurre et parfois avec un peu du rhum. Ceci lui donne un goût particulier que certains prendront plaisir à boire, alors que d'autres préféreront leur café traditionnel. Contrairement à l'Europe où la cigarette accompagne souvent ce moment, cette pratique n'est pas très répandue et peu de gens fument.

Puis le travail continue, chacun retournant à son poste. Pour certains, comme les conducteurs de tuk-tuk, l'attente les amène souvent à une partie de cartes, animée par l'argent, pendant que les écoliers en uniforme chantent l'hymne national avant le commencement des cours. A la fin du chant et avant l'entrée dans les classes, les enfants qui dirigent le cortège, se

retournent et saluent leurs professeurs par un Sampeah¹. Durant l'après-midi, selon les heures de cours, certains enfants sont en classe et apprennent le khmer, le français ou l'anglais, pendant que d'autres, dans la bibliothèque, jouent aux échecs, dessinent ou lisent des livres. La journée se termine, pour ceux qui sont à l'école, à 17h, alors que les personnes qui travaillent finissent entre 16h30 et 18h, heures où recommencent les embouteillages.

Le souper est souvent avant 19h, mais il n'est pas rare de les voir grignoter des fruits, des grillons ou des escargots à longueur de journée. Le repas du soir ne diffère guère de celui du midi.

Dans la soirée, lorsque l'on se promène dans la ville, les femmes sont rares. Elles ne sortent généralement plus à partir de 21h. Les quelques exceptions que l'on peut voir au bord des quais sont, pour la plupart, ce que l'on peut appeler des hôtesse de nuits, venues distraire les touristes. Néanmoins, cette coutume se perd et de plus en plus de jeunes filles se mettent à sortir, en discothèque par exemple, certaines se déchaînent sur la piste de danse. Parmi leurs autres passe-temps favoris se trouve le chant. Il n'est donc pas rare de croiser des Cambodgiens qui sifflent et chantent dans la rue. Les karaokés se font aussi de plus en plus nombreux comme dans un grand nombre de pays asiatiques. A part cela, une grande partie préfère quand même rester à la maison et regarder des séries télévisées mélodramatiques en famille.

Le fait de vivre seul n'est pas habituel au Cambodge, cela n'est permis que lorsque la personne se voit contrainte à quitter sa famille pour vivre ou travailler dans une autre ville. Sinon, la famille reste soudée et ce n'est qu'une fois marié que le fils ou la fille peut avoir sa propre demeure. Pour les familles aisées, ce mariage est le plus souvent arrangé dans le but d'acquérir encore plus de richesse. Ceci est d'autant plus frappant entre des familles de politiciens, l'objectif étant évidemment le monopole du pouvoir.

La corruption est courante dans le pays et les policiers n'en font pas exception. Ils sont présents à tous les grands carrefours de la ville et n'hésitent pas à faire payer leurs services pour frayer un passage aux véhicules. Pour éviter de payer, les chauffeurs de camions empruntent des

¹ Ce geste, qui ressemble à celui de la prière chez nous, doit être exécuté correctement pour marquer le respect. Dans cette posture, plus la tête est basse par rapport aux mains, plus le respect est accentué.

routes secondaires qui ne leur sont pas adaptées, ce qui engendre des bouchons colossaux, bloquant ainsi la route aux autres usagers. Un autre exemple qui nous a été raconté est celui de la restauration des temples d'Angkor. Paraît-il que sur les 20 dollars payés pour une journée de visite, seul 2 dollars sont utilisés pour « l'entretien » des temples. Le reste se retrouverait dans les poches du premier Ministre Hun Sen.

Il n'est alors pas surprenant, lorsque l'on apprend cela, d'observer d'importants écarts entre les différentes classes ; la classe moyenne étant quasiment inexistante. Dans les rues, les maisons de « riches », qui ressemblent à des palais, et des cabanes, faites de feuilles de bananes et qui abritent de nombreuses personnes, ne sont parfois séparés que de dix centimètres.

3 L'ASSOCIATION

3.1 POURQUOI TARAMANA ?

Au début, nous cherchions un projet qui nous ferait découvrir un autre pays et un autre système de santé que celui de la Suisse. En effet, la faculté nous offre la chance de pouvoir effectuer notre stage d'immersion en communauté à l'étranger et nous avons dès lors profité de cette opportunité. Nous étions les trois d'accord pour nous rendre en Asie, mais sans une idée claire du lieu dans lequel nous voulions effectuer ce stage. Comme énoncé dans l'introduction, c'est après avoir lu les rapports des années précédentes que le Cambodge est devenu le pays où nous voulions nous rendre.

En plus de cela, pour avoir de plus amples informations, nous avons discuté avec les étudiants qui s'y étaient rendus l'an dernier. Ils avaient tous gardé un bon souvenir de cette expérience unique, ce qui nous a d'autant plus réconfortées dans notre idée. Le concept de reprendre le flambeau « taramanesque » et d'y mettre notre touche personnelle nous a aussi beaucoup séduites.

Nous avons dès lors pris contact avec le responsable de l'association, le Dr Jocelyn Dordé, qui a très rapidement accepté de nous accueillir en tant que bénévoles. Après plusieurs entretiens téléphoniques et électroniques, le projet était en place. C'est ainsi que débuta l'aventure que nous allons vous révéler ici.

3.2 ORGANISATION

On compte plus de 350 millions d'enfants défavorisés dans le monde. Taramana est l'une de ces associations apolitiques, non confessionnelles et à but non lucratifs qui propose de venir en aide aux enfants démunis du Cambodge et plus particulièrement de Boeng Salang. Pour ce faire,

une cotisation de vingt euros par mois par parrain est demandée afin d'améliorer la qualité de vie de ces filleuls. « Son histoire devient alors un peu la vôtre ».

Le staff se divise en deux parties : un permanent en France et un autre au Cambodge. Celui au Cambodge travaille entre 7h30 et 16h30. Certains sont encore étudiants et se rendent à leurs cours universitaires après Taramana. Bon nombre d'entre eux parle français ou anglais ce qui facilite la communication. Dès notre arrivée, ils ont été très accueillants, en nous préparant un apéritif de bienvenu.

Les membres de l'organisation situés au Cambodge sont énoncés ci-dessous :

- **Un Président, Dr DORDE Jocelyn** : médecin généraliste français, co-fondateur de l'association, il passe trois fois par année deux à trois mois au Cambodge, où il supervise les activités du staff local, et suit le devenir des enfants et de l'association de façon générale. En plus de cela, il assure la plupart des consultations, malgré le fait que ce n'est pas son rôle. Il souhaiterait néanmoins trouver un permanent français qui pourrait rester à Taramana toute l'année. Il est important de noter qu'il parraine également trois enfants, et est donc professionnellement, et tout autant émotionnellement impliqué dans l'association.
- **Un manager général, SEK Sam Ol** : il s'occupe de la comptabilité et de toute l'administration lorsque Jocelyn n'est pas présent. C'est également lui qui choisit le staff khmer, et qui fait parfois le lien entre l'association et les familles. Il est aussi traducteur officiel de Taramana. Avant de travailler pour Jocelyn, ils étaient collègues au sein de l'ONG Pour un Sourire d'Enfant (PSE). Souriant et honnête, il lui est parfois difficile de transmettre les reproches du président aux familles, aux enfants et au staff, car il n'ose pas user de son autorité.
- **Un assistant social, NGOUN Chanta** : se déplace tous les jours, matin et après-midi pour noter la présence des élèves à l'école publique. Si tel n'est pas le cas et que l'absentéisme de l'enfant devient trop important, il le rapporte au président et une enquête est ouverte. Il passe aussi voir les familles pour s'assurer de leur bien-être et joue donc aussi le rôle

d'intermédiaire entre les familles et l'association. Il s'occupe également de l'organisation des excursions, comme la visite chez le dentiste et les sorties au sein du pays.

- **Une secrétaire, PHANN Sopisetha** : s'occupe de tout l'aspect administratif de l'association. Elle met à jour le carnet des élèves, met en place leurs horaires et ceux du staff.
- **Un bibliothécaire, LY Soleang** : s'occupe du maintien de la bibliothèque et de la ludothèque. Il prend aussi en charge la commande de nouveaux livres fournis à bas prix par les organisations « Room to read » et « Sipar ». Le but de ces associations est de faciliter l'accès aux livres en créant des bibliothèques au sein des écoles primaires et secondaires publiques. Un de leurs projets futurs est d'ailleurs la mise en place d'un bibliobus. Circulant dans toute la ville, il permettra à des professionnels de lire régulièrement des histoires aux enfants, les encourageant ainsi peut-être à la lecture. Soleang, qui a fait une licence en français à l'université, a aussi gentiment et rapidement traduit nos cours en khmer.
- **Une cuisinière, KEM Pirun** : maman d'une des filles du centre, elle s'occupe de l'entretien des locaux, et prépare aussi tous les midis de succulents repas khmers pour le staff. Et à la grande joie du Dr Dordé, tous les vendredis sont consacrés aux spaghetti « bolo ».
- **Deux professeurs de khmer, CHEA Sam Ang et KHAT Sophal** : en plus d'assurer l'enseignement de la langue nationale, ils donnent également aux élèves des cours de mathématiques. Ne parlant que le khmer, il nous a malheureusement été difficile de faire plus ample connaissance avec eux, malgré leur visible gentillesse.
- **Un professeur de français, PHY Pheak** : parlant couramment le français, il n'en reste pas moins méticuleux, n'hésitait pas à profiter de notre présence pour poser des questions et améliorer ses éventuelles lacunes. Monsieur Phy habite également dans le bidonville, sans quoi le centre n'aurait peut-être jamais pu trouver un professeur d'une telle qualité.
- **Un professeur d'anglais, MOEUK Try** : malgré toute sa bonne volonté à enseigner l'anglais, son niveau reste malheureusement peu adéquat. En effet, ses cours comportent de nombreuses erreurs, et nous aussi peinions parfois à communiquer avec lui.

- **Professeur d'informatique, ROEURM Channa** : apprend aux enfants les bases de l'informatique : les composants d'un ordinateur (hardware, software), l'utilisation d'un projecteur, de Microsoft Office avec la réalisation de PowerPoint, l'utilisation de claviers anglais et khmer. Très dynamique, il a longtemps assuré les répétitions et l'entraînement des filles pour le spectacle, avant et pendant notre séjour. Ses leçons sont très interactives : il encourage les élèves à faire leurs propres présentations, et n'hésite pas à leur faire des critiques, mais ce toujours avec le sourire. Il organise aussi parfois le week-end des cours facultatifs sur « comment se motiver à travailler ? ».
- **Un médecin, Doctresse OUK Soleaphy** : ophtalmologue, présente deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, son rôle consiste normalement à assurer les consultations médicales. Nous avons fait sa rencontre dès notre premier jour à Taramana, et elle nous a permis de situer le niveau des médecins au Cambodge.
- **Plusieurs bénévoles, BUEMI Laetitia, BIONDO Samantha, ABRAHAM Cosima, SUBERBIE Jean-Baptiste**



3.3 OBJECTIFS

L'objectif de l'association Taramana est bien sûr d'aider un maximum d'enfants, le but premier étant l'accès à l'école pour tous. De plus, l'association intervient dans le domaine social et des soins médicaux. Ainsi, plus qu'une aide quotidienne, l'organisation est un tremplin visant à les rendre plus indépendants en leur donnant des cours en plus de ce qu'offre déjà l'école publique. C'est par ce moyen que l'organisation occupe les enfants, leur évitant ainsi d'errer dans les rues durant leur temps libre.

3.4 PARRAINAGE

Le parrainage vise les enfants entre 6 et 18 ans et consiste en un support financier de 20 euros par mois, soit 6,80 euros après déduction fiscale. Les versements sont redistribués de la façon suivante : 35% pour les soins médicaux, 30% dans la nourriture, 30% dans l'éducation et 5% dans les frais de fonctionnement.

La vie du filleul est améliorée suivant les points ci-dessous :

- 10 à 30 kilos de riz par mois pour lui et sa famille ou l'équivalent en huile de poisson séché
- Des cours d'anglais et de français dans leur quartier
- Tout le matériel scolaire dont il a besoin
- 2 uniformes complets par an
- Des soins médicaux, des médicaments et la prise en charge médicale jugée nécessaire pour l'enfant ainsi que pour toute la famille. C'est cet aspect-là du parrainage qui entraîne le plus de frais.
- Des soins dentaires avec distribution régulière de brosse à dents et de dentifrices
- Compléments de vitamines, fer et calcium, par cure trimestrielle
- Cure de déparasitage tous les 3 mois (infection intestinale courante chez les enfants mal nourris, anémie et retards de croissance)

- Protocole de vaccination complet : Diphtérie, Tétanos, Poliomyélite, Coqueluche, Rubéole, Oreillons, Rougeole, Fièvre Typhoïde, BCG, Hépatite B et Grippe
- Une chance de pouvoir se rendre en vacances pour découvrir les merveilles du Cambodge : Temples d'Angkor, station balnéaires de Kampong Som

Actuellement, le parrainage est individuel. Chaque parrain se voit attribuer au hasard un ou une filleule dont il suivra le parcours sur une période de minimum 6 ans. Il est bien sûr possible de parrainer plus d'un enfant. Ce système, très personnel, crée inévitablement un attachement, ce qui pose parfois problème. En effet, il arrive que le déparrainage soit envisagé, lors d'un déménagement, de perte de motivation ou d'absentéisme importants, par exemple. Lorsque cela est annoncé au parrain, la déception l'envahissant, il est alors fort probable qu'il refuse d'en prendre un autre.

Dans un futur proche, l'association compte passer à un système de parrainage collectif, ce qui permettrait de remédier à ce type de situation. Cependant, cela entraîne le désavantage non négligeable de la dépersonnalisation. Puisque le parrain contribuerait à un fond collectif, les buts véritables de cette contribution sont alors plus vagues, ce qui pourrait engendrer des réticences au financement de cette association.

Il est important de noter que, bien que le parrainage soit, en ce moment, individuel, le parrain n'a aucun droit légal sur son filleul. Par contre, il a tout à fait possible qu'il vienne lui rendre visite à Boeng Salang. Néanmoins, la rencontre se fait toujours sous la supervision d'un membre du staff. Cette précaution vise surtout à protéger l'enfant. A partir de 18 ans, il est arrivé dans quelques cas exceptionnels que le filleul rende visite à son parrain. Ceci serait envisageable pour d'autres enfants dans le futur, mais toujours selon des critères bien définis. En effet, il faut que l'enfant prenne conscience qu'il ne s'agit pas là de vacances mais plutôt d'un séjour visant à améliorer son français. Pour cela, il doit être « jugé » mature et motivé. Il faut aussi ajouter que pour les enfants qui ont fait cette excursion, les parrains étaient tous personnellement connus du responsable, le docteur Dordé.

L'association Taramana est en constante évolution et cherche toujours à récolter plus de fond afin d'améliorer la qualité de vie des enfants et de leurs familles. D'ailleurs, lors de notre stage, nous avons eu la chance de voir la mise en place d'une cantine pour les enfants, qu'ils estiment avoir le plus de carences alimentaires. Il va de soi que, de par leur condition de vie, presque tous souffrent du manque de nourriture et surtout d'éléments essentiel à leur croissance. En effet, il n'est pas difficile de constater qu'ils sont tous en sous-poids, ce qui entraîne des retards de croissance, de l'anémie, une susceptibilité accrue et des récurrences aux infections et aux parasites... Malheureusement, à cause des ressources limitées et du manque d'espace dont dispose l'organisation, elle ne peut nourrir autant de monde qu'elle le souhaiterait. Tous les midis, on assiste donc à l'appel des enfants qui auront l'opportunité de prendre le repas à Taramana. La sélection s'est faite à l'avance et sur la base d'une enquête sociale menée pas Chanta. Les critères de sélection sont les suivants : ceux qui habitent trop loin pour rentrer manger chez eux à l'heure des repas de midi et ceux qui ont le plus de carences alimentaires. Dès lors une soixantaine d'enfants ont été retenus.

Les plats sont préparés avec soin par Mme Kem qui est, pour cela, assistée par une autre cuisinière. Les repas concoctés sont prévus pour les 60 enfants, chacun pouvant se resservir plus d'une fois s'il le souhaite et s'il y en a encore, et généralement il en reste toujours assez pour que tout le monde quitte la salle le ventre bien rempli. Les mets qui sont proposés se composent, comme tout plat asiatique qui se respecte, de riz, d'une soupe, de légumes et de viande. La salle utilisée pour les repas se situe au dernier étage, qui est normalement réservé aux cours de khmer, classe qui compte parmi le plus d'élèves. La pièce est alors transformée en une cantine comptant une dizaine de tables, le temps d'un repas. Les enfants sont supervisés par presque tous les professeurs. Au moment de se servir, contrairement à ce que l'on pourrait le penser, personne ne court. Tout se passe dans le calme, chaque table attendant patiemment que la précédente ait fini de se servir avant de se lever.



La cantine



Kim Hoy et son plat



Après le repas, chaque enfant lave son assiette

3.5 ACTIVITES

3.5.1 Familles

La plupart des familles vivant à Boeng Salang sont composées, comme on peut s'y attendre, de nombreux membres, pouvant aller jusqu'à une douzaine, si ce n'est plus. La majorité n'a pour abris qu'une petite cabane en tôle ou en bois sur pilotis. Les déchets jonchent les sols et recouvrent les marais qui les entourent, ces lieux ayant été rayés de la carte des éboueurs. En plus de cela, nombreux sont ceux qui sont menacés d'expulsion. En effet, le bidonville s'étant

établi à côté des rails du train, la plupart des maisons sont construites à moins de trois mètres de ceux-ci peuvent à tout moment être déplacées.



Bidonville de Boeng Salang

3.5.2 TaramanAcademy 3

La TaramanAcademy est un spectacle qu'organise chaque année l'association. Elle se déroule dans le courant du mois de juin et cette année, nous avons eu l'opportunité d'assister à la troisième édition. Le but de cet évènement est non seulement de faire connaître cette organisation à un maximum d'expatriés et de touristes mais aussi de convier les familles et les enfants à une fête au sein même du bidonville.

L'organisation de cette soirée est des plus sérieuses. Pour participer au show, les enfants doivent au préalable s'inscrire auprès du bibliothécaire, environ 3 à 4 mois à l'avance. Deux choix de compétition s'offrent à eux, celle des divas et celle des danseurs hip hop, les deux catégories étant ouvertes à tous les enfants, même ceux qui ne sont pas inscrit à Taramana.

Pour les divas, une liste de chansons leur est proposée et le but est d'interpréter les chansons en play-back. Les répétitions se déroulent au centre avec le professeur d'informatique, toujours enthousiaste et dynamique. Par contre, pour les groupes de hip hop, le choix des musiques leur est propre. Ils doivent créer une chorégraphie synchronisée avec la musique qu'ils ont choisie. Ils s'entraînent plutôt de leur côté, étant déjà des « pros » avec leur pas de break dance. Ils n'auront besoin d'aide qu'après la présélection afin de régler les derniers détails comme par exemple la longueur de la musique et les pas trop répétitifs, etc.

Puis s'ensuit une première présélection, destinée à élire les 12 divas et les 6 meilleurs groupes de danseurs qui participeront à la compétition finale devant un jury composé de 5 personnes choisies par le président.

Grâce à l'aide financière de l'ambassade de France, Taramana a pu faire appel à une couturière pour la fabrication des costumes. Sophea, française d'origine cambodgienne, et son mari Gérard ont eu la gentillesse de créer des vêtements sur mesure pour chacune des 12 divas sélectionnées pour la TaramanAcademy 3. À partir de photos de star, les filles ont pu choisir comme modèle les robes qui leurs plaisaient le plus. Il allait que de soi qu'après le spectacle, elles pourraient les remporter chez elles et les garder. Le travail de création était donc de conséquence, car il fallait adapter des vêtements de femme aux corps d'enfants et d'adolescents. Se posait alors le problème de la provocation et du mauvais goût, que Sophea a su brillamment contourner, en en faisant de petites robes de princesse.

Une fois les « stars » de la soirée sélectionnées, les répétitions sérieuses commencent et ont lieu tous les jours après les cours, dès 16h30, se poursuivant parfois très tard. Ces entraînements se passent dans une ambiance détendue mais toute fois laborieuse. Les filles ont toujours le sourire malgré les efforts que l'on leur demande et la fatigue accumulée dans la journée. Chacune attend impatiemment son tour pour interpréter sa musique. Un planning a alors été mis en place, mais il n'a jamais été respecté, car elles venaient quotidiennement dans l'espoir d'améliorer leur performance et surtout pour passer un bon moment. Malgré le plaisir que nous

prenions à faire répéter les filles, il est vrai que plus l'échéance approchait, plus il était parfois difficile de masquer notre frustration, lorsque les pas travaillés pendant des semaines étaient oubliés. Il nous fallait donc souvent simplifier et raccourcir les chorégraphies, d'origine empruntées aux « vidéoclips » officiels de la diva interprétée.

La dernière semaine de répétitions était consacrée tout autant aux chanteuses en herbe (toujours en playback, bien sur), qu'aux groupes de danseurs hip hop. Les enfants les plus âgés se présentaient pour la plupart avec des chorégraphies rodées, une musique bien choisie, une synchronisation parfaite et des figures vertigineuses. Les plus jeunes, quant à eux, avaient souvent besoin de plus de travail. Voulant imiter les grands, on retrouvait souvent des éléments repris des autres groupes, et leurs danses semblaient répétitives et moins inventives. C'est donc là-dessus qu'il fallait le plus travailler, chose qui n'était pas sans difficulté, car c'est un domaine dans lequel nous sommes très peu expérimentées.

Plus le jour J approchait, plus un énorme problème se présentait : la météo. En effet, étant en plein dans la saison des pluies, le risque d'un gros orage le soir du spectacle nous guettait. Il fallait trouver une tente appropriée et étanche (ce qui étonnamment n'est pas une chose facile au Cambodge), prévoir des générateurs en cas de coupure de courant, etc. Louer une salle n'était pas non plus envisageable, car les familles et les enfants n'ont que peu de moyens pour se déplacer. Bref, tout semblait contre nous. Le jour du spectacle, les membres du staff ont couvert la scène d'offrandes et d'encens, dans l'espoir que la pluie nous épargne.

La date arrivée, les préparatifs ont commencé tôt le matin, et se sont prolongés jusqu'à peu avant le début de la soirée. Chacun avait son rôle à jouer, les uns s'occupant de la scène et des tentes, les autres des costumes ou de la buvette. Les divas étant tellement pressées de se métamorphoser, leur préparation a commencé très vite, et nous avons eu peur que tout le maquillage et les vêtements ne soient salis, déjà plusieurs heures avant le spectacle.

Les festivités ont pu commencer à 20h, soit avec une demi-heure de retard à cause de problèmes de courant, avec la chorale de Taramana, qui interprétait « Je rêve », de Grégory

Lemarchal. Puis ils ont laissé place à une session de danse traditionnelle. Le reste du spectacle était entrecoupé de plusieurs interprétations théâtrales d'une scène culte du « Père Noël est une ordure ». On ne comptait pas moins de 4 versions différentes : normale, khmère, alcoolisée et « Dalida », la plus farfelue.

Puis est arrivé le moment de débiter la compétition. Chaque diva et group de hip hop défilaient l'un après l'autre, recevant des notes de 0 à 20 du jury, et une pochette surprise à leur sortie de scène. Juste après l'entracte, nous avons eu droit à un numéro spécial : Jocelyn, dans la peau de Justin Bieber, nous interprétait de façon magistrale la chanson très populaire « Baby », accompagné de ses trois danseurs. Pour clore le spectacle, nous avons nous aussi mis la main à la pâte avec notre propre numéro surprise : une version revisitée de YMCA, qui a fini en apothéose avec tous les enfants sur scène. Ceci a laissé le temps au jury de délibérer sur les vainqueurs du concours, et enfin, les prix tant attendus ont pu être distribués. Composés de bonbons, chocolats, stylos, cahiers, jeux de cartes, pinceaux, peinture, et feutres, ils étaient répartis parmi les 3 divas et 3 groupes de hip hop gagnants.

Le public, très important, était essentiellement khmer. Le président nous a confié par la suite que jamais autant de monde n'était venu pour le spectacle. Il s'est donné beaucoup de peine pour en faire la promotion. En effet, en plus de la distribution de flyers et d'affiches, le Dr Dordé a donné une conférence très émouvante à l'ambassade de France. La vente de snacks et de boissons à un dollar n'a bien sûr pas permis d'amortir les coûts de la soirée, cependant, on peut dire qu'elle a été très réussie. Les compliments affluaient, et les enfants ont pu se mettre, le temps d'une soirée, dans la peau d'une star, pour oublier un peu leur quotidien.



Sokly dans la compétition de divas
Interprétant Madonna



Groupe de hip-hop dansant
sur la musique « G6 »



Interprétation d'une scène du « Père Noël est une
Ordure » version alcoolisée



Le numéro surprise des bénévoles
YMCA

3.5.3 Pro Thy : Le bébé miraculé de Taramana

Pro Thy, actuellement âgé de 19 mois, a été trouvé fortuitement à l'âge de 4 mois par une bénévole, Luedwine Le Merdy. Il se trouvait alors dans un état pitoyable. Vivant dans une maison insalubre, dont le plancher troué laissait entrevoir un monceau de déchets, il gisait, amorphe et en sous-poids, sur un hamac, un biberon rempli de fourmis à la main. Abandonné par une mère, introuvable et connue pour ses problèmes d'alcool, et un père aveugle, errant dans la campagne, c'était sa grand-mère qui s'en occupait, tant bien que mal. "Ce gamin serait sans doute mort si [l'association n'était] pas intervenue rapidement pour le perfuser et lui assurer une réhydratation et

une alimentation correcte. Au départ, [ils lui ont] assuré la prise en charge du lait, du matériel adéquate, des soins de nursing avec l'aide des bénévoles français. Malheureusement, il s'est avéré que la grand-mère revendait le lait à ses voisins et n'assurait pas les soins d'hygiène alimentaire.² Avec l'accord de la grand-mère, il a fallu trouver une solution plus adaptée pour le long terme non seulement parce qu'il se trouvait en sous poids mais aussi par ce qu'il souffre d'un asthme du nourrisson dans sa version hyperréactivité bronchique avec toux chronique. Jocelyn ne pouvant s'en occuper, la seule possibilité pour ne pas couper Pro Thy des siens était de le confier à une autre famille du quartier. La grand-mère, prenant peur pour sa réputation, s'y opposa farouchement. Elle refusait par fierté que son petit-fils reste dans le bidonville, mais il fallait trouver un compromis, pour le bien-être de Pro Thy. Il habite aujourd'hui dans la demeure du docteur Dordé, mais est pris en charge par la famille DIN venant de Boeng Salang. Bien que le fait de s'occuper du petit leur apporte l'opportunité de sortir du bidonville et de vivre dans de meilleures conditions, leur vie n'en était pas moins chamboulée. En plus de cela, il est important de se rendre compte que cet arrangement n'est que provisoire, qu'il peut être révoqué à tout moment par n'importe lequel des trois parties concernées, à savoir, l'organisation, la grand-mère et la famille d'accueil, car il ne s'agit pas d'une adoption officielle. C'est pour cette raison qu'un dédommagement financier leur est accordé.

Un jour, pendant notre stage, la grand-mère, au courant des divers avantages dont bénéficiaient la famille adoptive du petit miraculé, usa d'une ruse pour tenter de le récupérer en feignant le retour du père. Elle fit déplacer Pro Thy chez elle et décida de le garder et que ce serait elle qui recevrait l'argent pour s'en occuper. Le père n'était pas là, c'était l'excuse de la grand-mère pour amener son petit-fils chez elle. Il faut cependant préciser qu'elle a tout à fait le droit de le reprendre. Cependant, de par la santé encore fragile du bébé et pour le bien de ce dernier, Jocelyn avait décidé de le garder sous son aile afin de lui éviter le stress que peuvent amener les déplacements multiples d'une famille à une autre et d'observer l'évolution de sa convalescence.

² Dr Jocelyn Dordé

Fâché et déçu par le comportement de la grand-mère voulant tirer de l'argent avec Pro Thy, Jocelyn refusa d'entrer dans son jeu et ne lui donna pas d'argent. Voyant qu'elle perdait tout avantage à avoir repris le petit, elle accepta de signer un papier, sans valeur légale, devant le chef du village et Jocelyn stipulant qu'elle n'était pas autorisée à faire ce genre de chantage mais qu'elle avait bien sûr le droit de voir son petit-fils mais qu'il resterait au sein de la famille DIN le temps qu'il récupère.

3.6 NOTRE RÔLE

Avant de commencer notre stage, les termes de médecine communautaire ou humanitaire nous étaient quelque peu abstraits. Le travail avec les enfants était aussi un domaine dont nous avions peu l'habitude, d'autant plus que ceux que nous nous apprêtions à rencontrer vivent dans un bidonville, une condition qui nous est totalement inconnue.

C'est en regardant les projets des années précédentes que nous avons pris conscience du travail qui nous serait demandé, notamment l'élaboration de cours touchant plus ou moins le domaine médical. Nous avons donc proposé diverses idées de cours au Dr Dordé : Hygiène buccale, hygiène des mains... Notre enthousiasme s'est un peu effondré lorsqu'il nous a répondu que ces sujets avaient déjà été abordés à profusion et qu'il nous fallait innover. Nous sommes donc parties au Cambodge sans préparation préalable avec seulement des suppositions.

Dès notre premier jour, une tâche à laquelle nous ne nous attendions pas du tout nous a été attribuée : la préparation de gâteaux. Initialement pour le staff, c'est finalement devenu un rituel quotidien qui se soldait matin et après-midi par un tirage au sort pour les enfants.

Puis, avec la sélection, les répétitions des divas et l'échéance pour la TaramanAcademy se rapprochant, nos tâches sont rapidement devenues plus importantes, ce qui a entraîné la diminution progressive de l'usine à gâteaux. Pour être sûr de ne rien oublier, il nous a fallu

préparer un planning pour chaque semaine, regroupant les divers travaux qu'il nous fallait effectuer.

La première semaine, avant la sélection des divas, nous nous préoccupions donc de la confection de gâteaux, de faire connaissance avec les enfants et le staff et surtout nous habituer à ce nouvel environnement qui allait être le nôtre le temps du stage. Lors de la sélection des divas et surtout après, il nous a été demandé de faire des photos des futurs stars, dans leur quotidien à Boeng Salang et à Taramana lors des cours et des répétitions, en vue d'un diaporama qui serait diffusé lors du spectacle. Ce diaporama avait pour but de montrer la vie de tous les jours de ces petites afin de sensibiliser le public. Voyant notre planning de plus en plus chargé, nous étions ravies qu'un quatrième bénévole nous vienne en renfort.

Après les présélections, nous assurions l'entraînement des filles, et nos journées devenaient alors longues. Commencant à 7h30 pour se terminer entre 18h30 et 19h, elles nous semblaient courtes malgré tout. L'enthousiasme et le dynamisme des enfants y étaient pour beaucoup. En plus des enfants convoqués, nombreux sont ceux qui venaient aussi en tant que spectateurs et les répétitions se concluaient parfois par des jeux. Ces moments nous ont beaucoup aidés à nous rapprocher d'eux et à nous sentir beaucoup plus en confiance.

Pendant cette semaine, il nous a aussi été donné l'opportunité d'effectuer des vaccins. Nous avons alors pu constater les différences entre les méthodes employées par les khmers et les nôtres, point qui sera explicité dans le paragraphe consacré au système de santé au Cambodge. En plus de cela, nous avons aussi pu mettre en pratique nos notions de neurologie, en faisant un statut complet d'un adolescent ayant reçu de multiples coups sur la tête.

La deuxième semaine, la prise de photos des divas a continué. Nous avons alors pu, avec l'accord du directeur, les photographier à l'école publique. Nous les avons aussi accompagnées chez le dentiste, où, étonnement, aucun cri ni pleur ne s'est fait entendre. Nous avons aussi pu assister à la confection des costumes sur mesure, menée par Sophea. Tous ces moments étaient propices à la photo, il ne fallait rien louper. Suite à cette tâche s'est enchaînée la préparation des

diaporamas : triage, recadrage et correction des photos. Cela occupait une grande partie de notre temps et les enfants étaient parfois déçus de ne pas pouvoir jouer avec nous, mais cela ne les empêchaient en rien de rester auprès de nous pour regarder les photos ou venir nous chatouiller.

Lors de la troisième semaine, la préparation des gâteaux a été mise de côté, les tâches à effectuer devenant de plus en plus prenantes. Le temps qui, au début, nous semblait infini se raccourcissait et la fin se faisait sentir. L'idée de la séparation et de notre départ nous rendait déjà nostalgiques, car un réel attachement, qui nous était auparavant totalement inconnu, s'est créé avec ces enfants, et rien ne pouvait plus l'effacer.

Au cours de l'avant dernière semaine, il nous a fallu préparer le power point sur les premiers secours destinés aux élèves plus âgés et celui sur l'hygiène ouvert à tous les enfants souhaitant y assister. Bien que ces cours aient lieu durant la pause, les participants ont été nombreux et la salle étant trop petite pour pouvoir tous les accueillir, certains ont malheureusement dû être refusés. Chaque exposé a été présenté 2 fois, un pour le groupe du matin et l'autre pour celui de l'après-midi. Ces présentations étaient organisées de façon à les rendre interactives, avec des questions ouvertes et des mises en pratique, auxquelles chacun voulait participer. En plus de cela, puisque la grande majorité des élèves ne parlent que le khmer, le PowerPoint a été traduit et nous étions à chaque cours assisté par le prof d'informatique, qui traduisait systématiquement en rajoutant des petites blagues dont il était le seul à connaître la recette.



Cours de premiers secours



Cours d'hygiène

Autre que les cours que nous avons préparés, nous avons aussi eu l'opportunité de remplacer le prof de français et ainsi partager nos connaissances. Ceux-ci se déroulaient dans un climat calme et studieux, mais ils étaient parfois laborieux, lorsque les enfants n'avaient que des connaissances très limitées en la matière.

En plus de ces enseignements, il nous a aussi fallu trouver les costumes pour les danseurs de hip hop. Pour cela, un bus nous a été mis à disposition et nous avons ainsi fait le tour des marchés afin de dénicher pour chacun la perle rare. Cela ne s'est pas fait sans peine ; le budget par groupe étant limité, les discordances apparaissant entre les différents membres et la chaleur ne nous facilitait pas la tâche.

Entre la fin de la troisième semaine et la dernière, la tension était à son comble. Le stress se faisait ressentir, et nos journées étaient de plus en plus chargées. Le président courrait dans tous les sens, occupé à peaufiner le moindre détail et les imprévus de dernière minute. Il nous confiait beaucoup de missions qui nous permettaient de passer du temps avec les enfants du centre, en les intégrant à nos activités. Par contre, la confection des lots, qui se composaient de bonbons et de ballons se faisait dans la plus grande discrétion, malgré la curiosité accrue des enfants. La création de posters portant le nom des divas se faisait avec eux, d'abord aux stylo. Rapidement épuisés, nous avons dû les remplacer par de la peinture, événement qui a fini par faire de la salle, un tableau multicolore. A part cela, nous avons aussi mis notre temps à disposition pour la

fabrication de porte-folios contenant le programme ainsi que des fiches d'évaluation pour la compétition des divas et des danseurs de hip hop, à l'intention du jury.

On vivait, mangeait, dormait TaramanAcademy. A la fin de nos journées de travail, une fois dans l'appartement, nous avions à peine le temps de se reposer qu'il nous fallait déjà nous entraîner à notre numéro surprise. Pour couronner le tout, nous mettions à profit nos week-ends pour distribuer des flyers et espérer les voir assister à la TaramanAcademy. Cela devait s'effectuer surtout la dernière semaine, les touristes ne restant généralement que 2 ou maximum 3 jours à Phnom Penh.

4. SYSTEME DE SANTE CAMBODGIEN

Nous n'avons malheureusement que peu eu l'occasion de voir le fonctionnement du système santé cambodgien. A premier abord, il a l'air bien organisé. En effet, les hôpitaux sont nombreux et les pharmacies encore plus. En s'approchant de plus près, on remarque le décalage entre l'apparence et la réalité. Les pharmacies sont tenues par des familles qui ne sont clairement pas de la profession et dont le stock de médicaments est de piètre qualité, provenant d'Inde et de Chine. De l'autre côté, les hôpitaux sont remplis de médecins choisis plus pour leur lien de parenté que pour leurs compétences. Ceux qui se donnent la peine seront limités par le manque de moyens et d'investissement.

La seule expérience vraiment médicale que nous avons vécue est celle de vacciner des jeunes adultes cambodgiens défavorisés suivant des cours d'informatique dans un centre dirigé par une ONG. Nous sommes arrivés dans le centre où plus d'une centaine de « patients » faisaient la queue pour recevoir leur piqûre tant redoutée. Dès notre arrivée, il nous a été informé par le staff du centre que les vaccins administrés seraient l'hépatite B et la polio et que nous serions aidés par une équipe membre du centre de vaccination de Phnom Penh. Les doses se trouvaient dans des glacières et nous étions chargés de les préparer pendant que l'autre équipe administrait la piqûre. La séance s'est déroulée dans une salle de classe dont la source d'eau se situait un étage plus bas. Sans désinfectant ni lavabo, il nous était donc impossible de nous laver les mains entre chaque patient lorsque c'était notre tour de piquer. Nous avons aussi été frappées par la différence de notre technique de vaccination par rapport à celle des Cambodgiens. Au final, la séance s'est bien déroulée malgré la crainte des patients qui ne sont pas habitués comme nous à ce genre de soins.

C'est donc le Dr Dordé, qui se rend régulièrement au Cambodge depuis plusieurs années, qui nous a donné un aperçu de la médecine pratiquée dans le pays. Nous avons choisi de mettre dans notre rapport un de ses articles qui met bien en évidence les lacunes du système de santé du pays.

“Samedi 14 juin 2008

En préambule à cet article, je dois préciser tout de suite qu’il ne m’est nullement tenu de porter un œil critique sur une politique gouvernementale d’un pays comme le Cambodge. Mon propos veut simplement témoigner d’un état de fait qui se passe les jours dans les hôpitaux de la ville ou à la campagne, dans un pays dit en voie de développement. En France, nous sommes connus pour râler contre notre système de santé qui, s’il n’est pas parfait, garantit une couverture médicale pour tous, que la très grande majorité des quelques 200 nations de ce monde nous envie.

Au Cambodge, pays parmi les plus pauvres du Sud Est asiatique, des enfants meurent tous les jours dans la plus grande indifférence par malnutrition ou par carence de soins.

Compte rendu d’une visite dans un des hôpitaux pédiatriques du pays.

Pour des raisons évidentes de discrétion, il m’a semblé opportun de ne pas préciser le lieu où s’est déroulé ce que je vais vous raconter.

Cela se passe dans un service de pédiatrie, en réanimation plus exactement. La première approche en entrant dans le service a déjà de quoi surprendre. Il y a dans une grande pièce 8 lits non séparés par des cloisons en verre comme on pourrait s’attendre à en voir dans tout service de réa. Un ou deux membres de la famille de l’enfant se tient à son chevet, sans blouse ni chaussons de protection. Les médecins tout comme le personnel encadrant portent juste une blouse blanche et éventuellement un masque chirurgical en foulard.

La présence de l’oxygène au mur et quelques appareils de monitoring permettent de rappeler que l’on est supposé se trouver dans un service dit de réanimation.

Je suis là en tant qu’observateur. Je me dis que je peux apporter mon aide dans une discussion diagnostique et/ou thérapeutique collégiale dans l’intérêt des enfants.

Je ne vous exposerai que le cas de 3 enfants³ vus successivement dans la même heure.

Le premier cas concerne un garçon de 7 ans que j’avais déjà eu l’occasion de voir lors d’une précédente visite quelques jours au préalable. Sans vouloir entrer dans des considérations techniques, l’enfant était entré dans le service de réanimation pour convulsions répétées alors qu’il présentait des signes cliniques d’une méningite aiguë.

³ Nous avons choisi de n’exposer que le cas qui nous paraît le plus pertinent.

Des éléments incohérents dans la prise en charge du dossier se confondent avec de grosses lacunes en terme de prescription d'examens complémentaires.

Par exemple, la ponction lombaire aurait du être faite avant la mise en route d'une antibiothérapie. Il est difficile de retrouver le ou les germes responsables de l'infection si les antibiotiques sont introduits avant le recueil du liquide que l'on veut analyser sur le plan bactériologique.

Des examens biologiques dits standards avaient été demandés et sont toujours en cours une semaine après que la prise de sang ait été pratiquée...

En France, le gamin aurait bénéficié d'emblée d'un scanner cérébral, voire mieux d'une IRM (Imagerie par Résonance Magnétique) qui aurait permis d'étayer le diagnostic à la recherche de la cause de cette infection. On lui aurait certainement administré un traitement antiviral par voie veineuse par défaut en attendant d'avoir les résultats de cette IRM et d'une analyse plus approfondie de la ponction lombaire. Il aurait également bénéficié d'un électroencéphalogramme pour étudier le reste de vitalité de l'activité cérébrale et donner aussi des indications sur l'origine de l'infection. Mais malheureusement, l'enfant n'a pas eu droit à tous ces examens. Faute d'argent. Nous découvrons en fait ce matin, à la grande surprise de l'équipe soignante que le garçonnet est en état de mort cérébrale. On ne peut plus rien faire pour lui. On ne connaîtra pas l'origine exacte de son décès. Il faudrait faire des examens poussés. On n'avait pas l'argent pour pratiquer ces examens de son vivant, on ne va tout de même pas les faire post mortem. Et les facturer à la famille en plus ?

Je supporte difficilement le regard de la maman qui ne comprend pas tout ce qui se passe. Elle doit de se douter de quelque chose. Pourtant son enfant est là devant elle, respirant correctement grâce à la machine et avec une activité cardiaque signalée comme normale. Mais le cerveau ne marche plus. Depuis combien de jours déjà ? Nul ne le sait vraiment. Quelqu'un viendra lui annoncer quelques minutes plus tard que l'on ne peut plus rien pour son enfant. Il ne semble pas habituel pour le personnel cambodgien de tenter de réconforter les mamans en pleurs. La douleur physique n'est pas vraiment prise en considération, pas plus que la douleur morale. Je reste sans voix lorsque je m'aperçois qu'un groupe de soignants (dont je ne saurais dire encore s'ils étaient

avertis de la terrible nouvelle) prend les mensurations de l'enfant avec un mètre de couturière. Scène surréaliste d'une agitation un peu tardive qui relève plus d'une activité de croque mort que d'un geste compassionnel. Quelque chose doit m'échapper, c'est sûr. Une amie médecin fera son possible pour consoler la mère effondrée par le chagrin.”⁴

⁴ Dr Jocelyn Dordé, <http://taramana.over-blog.org/>

5. DISCUSSION

5.1. CHOC CULTUREL ENTRE OCCIDENT ET ORIENT

La première chose qui frappe, lorsque l'on sort de nos contrées occidentales, est bien évidemment le fait de voir peu de « blancs ». Ici, comme on peut s'y attendre, les gens sont bridés et ont la peau mate. Quand on se balade dans les rues, on est souvent observé, pas d'un mauvais œil mais plutôt d'un air « curieux ». D'ailleurs, leur façon de nous demander constamment de quel pays nous sommes originaires, la raison de notre séjour, puis notre adresse et pour finir notre numéro de téléphone nous a souvent fait rire.

Dès notre arrivée à l'aéroport, un autre point qui nous a rapidement interloqué est le grand nombre d'enfants et de jeunes. Il est vrai qu'avant de partir pour le Cambodge, nous étions déjà au courant de la moyenne d'âge très jeune ici, mais on ne pensait pas que cela allait être aussi frappant. Les quelques personnes âgées que nous avons rencontrées habitaient pour la majorité à Boeng Salang. Parmi elles, surtout des femmes, avaient la tête tondue, comme pour marquer leur impossibilité à donner la vie.

Dans une famille cambodgienne, il est fréquent que parents et enfants ne portent pas le même nom de famille. En effet, le nom des enfants est choisi au hasard, et il s'agit le plus souvent du prénom d'un membre plus ancien de la famille.

La pudeur est aussi quelque coutume à ne pas négliger ici, au Cambodge. Même s'il nous arrive de voir des jeunes filles en shorts, elles ont rarement les épaules découvertes. Quand elles se baignent, elles ne portent pas de maillot de bain mais plutôt un short et un t-shirt. La visite d'un temple, lieu sacré pour un grand nombre de Khmers ainsi que pour les Bouddhistes en général, n'est permise que lorsque le vêtement que l'on porte couvre les genoux et les épaules.

Les critères de beauté sont différents. En Europe, où les gens apprécient le bronzage, au Cambodge, c'est tout le contraire. La peau « blanche » est très recherchée ici. En effet, dans les pharmacies, les marchés, dans tous les lieux où des produits de beauté sont vendus, on trouve souvent des soins qui servent au blanchissement de la peau. Mais avant de remarquer cela, c'est surtout au centre, avec les enfants que nous l'avons observé. Malgré le peu de vocabulaire que nous avons, avec des signes de tête et le fait de les voir comparer notre couleur de peau à la leur, cela fut tout à fait compréhensible. En fait, plus qu'un critère de beauté, elle est surtout signe de richesse, car seuls les plus démunis doivent travailler à l'extérieur, dans les champs de riz ou sur le chantier par exemple, et prennent alors un ton de peau plus mate. Pour les hommes, comme pour la peau blanche, les ongles longs sont appréciés.

Pour clore ce sujet et pour enchaîner avec le prochain, il faut garder en mémoire la majeure différence, qui est en soi une barrière à la communication mais qui néanmoins peut être amoindrie en usant de la gestuelle ou encore mieux, un traducteur. Cet obstacle, comme vous l'avez sûrement deviné, est bien sûr celui de la langue.

5.2. VIE EN COMMUNAUTE AVEC UNE FAMILLE KHMERE

Nous avons eu la chance, pendant notre stage, de cohabiter avec la famille DIN qui recueillait Pro Thy. Cela a été pour nous une expérience très enrichissante. Nous avons pu partager leur quotidien et grâce à leur gentillesse, nous avons eu l'honneur de découvrir des plats et coutumes avec eux. A l'exception de Vuthny, leur fils aîné, aucun d'entre eux ne parlaient un mot de français. Les moyens de communications les plus primaires étaient utilisés, mais ce n'est pas pour autant que l'on ne s'est pas bien entendus. Ils adoptaient un comportement très discret et ne voulaient jamais nous gêner. La cuisine étant commune, mais ils ne l'utilisaient que lorsqu'elle était libre, de peur de nous importuner. Cela n'était pas instinctif pour nous qui avons l'habitude de rester à bavarder à la fin du repas, les « empêchant » sans le savoir de se préparer à manger.

Nous avons découvert une famille très accueillante et souriante, d'une grande générosité, voulant tout nous faire partager. Le père, conducteur de tuk-tuk, aurait été prêt à nous faire visiter la ville gratuitement. La mère veillait à l'éducation de ses trois enfants et de Pro Thy. Un matin par semaine, elle se rendait au marché de Boeng Salang pour vendre des fruits pendant que le père restait à la maison pour s'occuper de Pro Thy. Vuthny, âgé de 16 ans, est parrainé à Taramana. C'est un élève très studieux et très assidu dans ses études. On le remarque par son niveau élevé d'anglais et de français par rapport aux autres élèves. D'ailleurs, il a été sélectionné pour interpréter un des personnages de la pièce de théâtre lors du spectacle. Dès le début de notre aventure, il a toujours été présent et nous a toujours aidé pour la traduction et accompagné lors de nos visites dans le bidonville. Il nous a même avoué vouloir faire plus tard des études de médecine. Simoneth, aussi parrainé à Taramana, est le second fils de la famille et est âgé de 11 ans. Il était un des deux participants masculins à la danse traditionnelle du spectacle. Pour compléter la famille, il nous faut encore citer la petite dernière, dont on ne connaît malheureusement pas le nom et qui n'est pas encore en âge d'être parrainée, mais qui suit néanmoins une éducation à l'école publique.



La famille DIN et Pro Thy dans les bras de sa mère adoptive

5.3. VECU AU SEIN DE TARAMANA

Tout a commencé le vendredi 21 mai 2011 lors de notre rencontre avec Jocelyn, Sam Ol et Vuthny à l'appartement des bénévoles. Le temps dont nous disposions à ce moment-là nous paraissait infini et tout nous semblait facile et accessible, mais nous n'avions encore aucune idée de ce qui nous attendait.

Dès lundi, le premier jour de notre stage, notre travail « commençait », mais nos tâches réelles n'étaient pas encore établies. C'est alors que le président nous proposa de faire un gâteau pour le staff, en signe de bienvenue. En effet, au début, nous étions timides et en plus de cela il nous était difficile de retenir le nom des différentes personnes qui travaillent dans l'association, les prénoms et la prononciation étant différents de ceux dont on avait l'habitude. En plus de cela, ils parlaient tous soit l'anglais soit le français soit seulement le khmer, mais nous ne savions pas exactement qui parlait quoi.

Quoi qu'il en soit, les premiers contacts réels que nous avons établis étaient avec les enfants. Lors de la préparation du gâteau, ils nous ont rapidement rejoint et nous avons entamé avec eux une partie de cartes. Malgré cela, une distance entre nous était quand même perceptible, du fait de la différence de culture mais surtout de l'appréhension de l'inconnu.

Le lendemain n'a été guère différent. Ce n'est que mercredi, jour des présélections, que nous avons pu assimiler un peu plus les prénoms aux visages. Faisant partie du jury, nous avons pu voir par écrit les noms des enfants et nous rendre compte que la prononciation était tout autre.

Après ce jour, notre intégration au sein de Taramana et avec les enfants n'a cessée de s'améliorer et a été facilitée par les séances de répétition avec les divas. En effet, le rapprochement avec les filles sélectionnées a simplifié le contact avec les autres enfants. Ils étaient toujours plus nombreux à nous taquiner et nous avons vite été assaillies de chatouilles. Des surnoms tirés d'une série télévisée « Marimar » très appréciée au Cambodge, nous ont même

été attribués, ce qui les faisait souvent rire et qui a fini par devenir au jeu entre nous, même si on ne connaissait rien de la série.

Ce qui a été le plus difficile pour nous était l'incapacité de communiquer entièrement avec les enfants, car nous ne parlions évidemment pas la même langue. Bien qu'une petite partie d'entre eux puisse se débrouiller en français ou en anglais, la grande majorité ne parlait que le khmer. Cette barrière se ressentait surtout lors des répétitions lorsque l'on devait corriger certains pas ou proposer d'autres mouvements. L'aide d'un traducteur nous était alors indispensable et il était souvent difficile d'en trouver un qui soit assez motivé à accomplir cette tâche. En plus de cela, il nous est parfois arrivé de nous sentir exclues, lorsque, par exemple, les enfants se mettaient à rire entre eux et que le staff refuse de traduire ce qui venait d'être dit. Toutefois, ce qui était le pire et le plus frustrant, autant pour nous que pour l'enfant, c'est les moments où il a envie de se confier mais que l'on ne puisse pas le comprendre ou lorsqu'il nous fallait leur expliquer des choses qui nous étaient essentielles. Deux expériences à ce sujet nous ont d'ailleurs particulièrement marquées. La première était le cas de Sineth, une des divas les plus talentueuses sélectionnées pour le concours. Sineth fait partie de ces enfants qui ne sont pas parrainés mais qui se sont tout de même inscrits à la compétition. Elle habite à plus de 3 kilomètres de l'association et les parcourt tous les jours à pied pour assister aux entraînements et aller à l'école publique, située à Boeng Salang. En plus de cela, Sineth vit aussi dans des conditions très précaires. Lors d'une des répétitions, les filles présentes se sont apparemment moquées d'elle et elle a fini par quitter la salle en pleurant. Voulant savoir la raison de ses larmes, nous avons fait appel à Sopisetha, mais elle a esquivé la question. Elle nous a seulement expliqué ce que l'on avait déjà pu remarquer mais a refusé de nous en dire plus. Nous nous sentions impuissantes, incapables de comprendre ce qu'elle nous disait, de la réconforter par des mots, mais seulement en la prenant dans nos bras. L'attitude de la secrétaire nous a déçu et on s'est alors aperçu que les enfants d'ici n'étaient guère différents de ceux de la Suisse et que l'on rencontre les mêmes problèmes.

Le deuxième événement frappant était celui d'un enfant mentalement handicapé. Au village, les enfants comme les adultes le traitent comme un lépreux, personne ne voulant ne serait-ce que

le toucher. Il était couvert de blessures et personne ne se gênait pour lui donner des coups de pieds, des coups de poings et lui jeter tout ce qui leur passait sous la main. La souffrance de l'enfant était telle qu'il finissait par se rouler par terre, hurlant de toutes ses forces, comme dans l'espoir de faire sortir, par ses cris et ses larmes, cette douleur quotidienne. Les autres enfants se mettaient alors autour de lui, rigolant tout en lui infligeant des coups et des moqueries. Sa peine se lisait sur ses mains, ses doigts rongés jusqu'au sang. Lors de notre rencontre avec cet enfant, il était surpris de constater que le contact de sa main avec la nôtre ne nous effrayait pas. Se raccrochant à cela et ne voulant plus nous lâcher, il attisait la jalousie des uns qui redoublaient de méchanceté et la volonté des autres à vouloir nous protéger de la « folie ». Il nous a été impossible de le protéger, d'empêcher les autres de lui faire du mal et de leur faire comprendre que ce n'est pas une maladie contagieuse, qu'il n'était pas fou mais tout simplement différent malgré lui. C'était un des moments les plus difficiles auquel nous avons été confrontés et qui nous a montré une des facettes des enfants que l'on aurait préféré ne pas connaître, mais sur laquelle nous ne pouvions fermer les yeux. Malheureusement, cet événement s'était déroulé l'après-midi avant notre départ et si nous avions eu connaissance de son cas plus tôt, nous aurions pu faire un cours sur les maladies mentales. Nous avons donc demandé au Dr Dordé de faire une sensibilisation sur ce sujet, afin que cet enfant ne soit plus victime de souffrances inutiles. Nous espérons alors que les prochains groupes qui effectueront leur IMC à Taramana ou dans d'autres associations penseront à évoquer cette problématique. Il faut ajouter à cela, que, chez les bouddhistes, là où la notion du Karma reste très présente, l'idée que la personne affligée d'une maladie quelconque mérite son sort. Il peut donc être difficile de leur donner une autre perspective.

L'histoire de Pro Thy nous a aussi particulièrement touché. C'est affligeant de voir que certaines personnes profitent de l'aide de l'association à leur fin personnel. La grand-mère demandait beaucoup d'argent à Jocelyn pour s'occuper de son petit-fils. Nous avons bien vu ce qu'elle faisait avec le matériel que Taramana lui offrait. Cela nous a, à quelque part, redescendu sur terre. En effet, nous nous sommes rendues compte qu'il n'était pas chose facile d'aider les gens et que ceux-ci ne nous le rendraient pas forcément bien comme dans ce cas précis.

6. CONCLUSION

Le jour de notre départ, à peine une semaine après la fin de nos examens, nous ne nous rendions pas encore, tout à fait compte que nous partions faire un stage à l'autre bout du monde. Avant de commencer notre IMC, nous pensions que ce séjour allait être long et que l'on disposait de tout le temps nécessaire pour faire ce qui était requis pour la validation de cette unité. La réalité a été tout autre.

Le premier jour a été très rempli et les suivants l'ont été encore plus. A mesure que les journées passaient, nous avions l'impression d'être de plus en plus désorganisées malgré un planning hebdomadaire bien structuré. Le temps semblait filer à toute vitesse sans que nous puissions en profiter. Entre les cours de premiers secours, d'hygiène, de français, les répétitions, les préparatifs pour la TaramanAcadémie et entre deux, les petits soins médicaux et les jeux avec les enfants, nous ne savions plus où donner de la tête.

Le dernier soir a été particulièrement éprouvant. Ne voulant pas gâcher leur spectacle, nous ne leur avons pas annoncé notre départ, bien que la durée de notre séjour leur ait été définie dès le début. Toutefois, à peine le show commencé, voyant nos petits protégés exécuter à merveille leurs pas de danse, l'émotion nous a envahies et nous ne pouvions plus retenir nos larmes. Inquiets de nous voir dans cet état, ils se sont rapidement dirigés vers nous pour nous reconforter et s'enquérir de ce qui n'allait pas. Une fois la nouvelle découverte, les enfants ont aussi été très émus. Pendant ce laps de temps, le stress du spectacle a été mis de côté pour laisser place à une session de câlins, de bisous, le tout accompagné de photos et des souvenirs qui resteront à jamais gravés dans nos cœurs. C'est sur cette note tellement difficile, mais en même temps tellement parfaite que s'est officiellement terminé notre stage à Taramana.

Nous espérons avoir apporté à cette association, le temps d'un stage, un peu de dynamisme, d'enthousiasme, de découverte culturelle, et une pincée d'amour. Bien que nous n'ayons pas eu le temps d'en faire autant que l'on l'aurait souhaité, et que notre « aide » médicale ait été très accessoire, nous gardons espoir que ce que l'on aura pu leur apprendre puisse un jour leur être

utile. Nous nous sommes aussi rendues compte de l'importance des rapports humains dans la pratique médicale : le fait de créer des liens avec quelqu'un facilite grandement les soins, grâce à une plus grande confiance accordée par le patient au soignant.

Quant à eux, ils nous ont tout d'abord donné un présent inestimable, celui d'une énorme affection, et d'un accueil sans égal, qui nous a permis de découvrir un monde complètement différent du nôtre. Le sourire toujours aux lèvres, et la main sur le cœur, avec une générosité sans pareil, ils nous ont appris à aller au-delà de nos préjugés, et de nos idées reçues que « l'argent fait le bonheur ».

Nous sommes reconnaissantes envers la faculté de nous avoir permis de vivre cette expérience unique. De plus, nous souhaitons tout particulièrement remercier le Dr Dordé pour son travail au quotidien, et de nous avoir accueilli au sein de son association.